



L'hybridité culturelle de la femme exilée : du sentiment de culpabilité à l'agentivité dans *La retournée* de Fawzia Zouari *

Rajaa NADIFI **/ Rim ZOUHAIR ***

Résumé— L'hybridité culturelle et l'exil constituent des thématiques importantes dans la littérature féminine maghrébine d'expression française. Dans son roman autobiographique *La retournée*, l'écrivaine tunisienne Fawzia Zouari représente le parcours de son héroïne exilée en quête d'identité, qui passe d'une position de culpabilité et d'exclusion à une position d'autonomie et d'agentivité grâce à son hybridité culturelle.

Partant de l'hypothèse selon laquelle l'exil est une voie de l'agentivité du sujet féminin et de la liberté, et selon une approche thématique abordant l'exil, l'hybridité culturelle, l'agentivité, la déterritorialisation, nous allons répondre aux questionnements suivants, en nous appuyant sur une analyse du texte littéraire : Comment l'exil peut être la cause de l'exclusion sociale de la femme exilée après son retour à son pays d'origine ? Et comment ce même exil peut-il être un catalyseur de l'agentivité des femmes en leur offrant de nouvelles opportunités, en élargissant leurs horizons et en renforçant leur détermination à promouvoir le changement dans leur vie personnelle, et même dans leur environnement social ?

Mots-clés— Agentivité, Déterritorialisation, Exil, Hybridité Culturelle, Identité.

* **Date de réception** : 2023/7/31

Date d'approbation : 2024/3/11

** Vice doyenne chargée de la Recherche et la Coopération. Directrice du Laboratoire Genre, Education, Littérature, Médias (GELM). Faculté des Lettres et des sciences humaines Ain Chock, Université Hassan II. (Auteur responsable) E-mail : r.nadifi@gmail.com

***Doctorante au Laboratoire Genre, Education, Littérature, Médias (GELM). Faculté des Lettres et des sciences humaines Ain Chock, Université Hassan II. E-mail : rim.zouhair2012@gmail.com



The Cultural Hybridity of the Exiled Woman: From the Feeling of Guilt to Agency in *La retournée* by Fawzia Zouari*

Raja NADIFI**/ Rim ZOUHAIR***

Extended abstract— Cultural hybridity and exile are important themes in French-speaking Maghrebi women's literature. In her autobiographical novel **La retournée**, Tunisian writer Fawzia Zouari depicts the journey of her exiled heroine in search of identity, who moves from a position of guilt and exclusion to one of autonomy and agentivity thanks to her cultural hybridity.

Based on the hypothesis that exile is a path to the agentivity of the female subject and to freedom, and following a thematic approach addressing exile, cultural hybridity, agentivity and deterritorialization, we will answer the following questions, based on an analysis of the literary text: How can exile be the cause of the social exclusion of the exiled woman after her return to her country of origin? And how can this same exile be a catalyst for women's agentivity, offering them new opportunities, broadening their horizons and strengthening their determination to promote change in their personal lives, and even in their social environment?

In this study, we show women's complex experience of exile. Exile is first and foremost a form of deterritorialization, insofar as it constitutes an escape from family alienation and oppression. After returning home, the exiled woman is seen as a traitor, having betrayed her origins, her mother tongue and her traditions. A fact that confronts her with social exclusion by her own people. But by immersing herself in Western cultural norms that advocate male/female equality, the exiled woman can take advantage of her cultural hybridity, which leads her to question traditional conceptions of femininity and masculinity, which can reinforce her agentivity in her quest to establish her own identity and autonomy.

The exiled woman's experience is marked by a double alienation: first in the host country where she faces racism and discrimination, and then upon her return home where she is rejected by her own society. This double rejection forces her to question her identity and belonging. However, this very questioning can be a source of empowerment, as the exiled woman is led to redefine her identity beyond the constraints of her original culture. The confrontation with Western values and norms allows her to develop a critical distance from her own culture and to appropriate new modes of being and thinking that can serve her quest for autonomy and self-affirmation.

* **Received:** 2023/7/31

Accepted: 2024/3/11

** Professor, Faculty of Lettres and Human Sciences, University of Hassan II Casablanca, Casablanca, Morocco. Email (Corresponding author). E-mail: r.nadifi@gmail.com

*** Doctoral student, Faculty of Lettres and Human Sciences, University of Hassan II Casablanca, Casablanca, Morocco: rim.zouhair2012@gmail.com

The exiled woman's journey is also a journey of mourning, as she must mourn the loss of her homeland, her language, her family and her social status. This mourning process is essential for her to be able to rebuild herself and find a new balance between her different cultural affiliations. The writing process itself can be a way to work through this mourning and to give meaning to the experience of exile. By telling her story, the exiled woman can appropriate it and transform it into a source of empowerment and resistance.

In conclusion, exile, far from being only a source of suffering and alienation for Maghrebi women writers, can also be a path to self-discovery, empowerment and the affirmation of their identity and agentivity. Through the prism of cultural hybridity, exile allows them to question the patriarchal structures of their societies and to imagine new ways of being a woman. The writing process itself becomes a way to work through the experience of exile and to transform it into a source of creativity and resistance. By giving voice to the exiled woman's experience, these writers contribute to the emergence of a new feminist consciousness in the Maghreb.

Keywords— Agentivity, Deterritorialization, Exile, Cultural Hybridity, Identity.

SELECTED REFERENCES

- [1] Bhabha Homi, « “Race”, temps et révision de la modernité », in *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale* (trad. de l'anglais), Paris, Payot, 2007 (1994), pp. 357-385
- [2] Bonn Charles, *Migrations des identités et des textes entre l'Algérie et la France dans les littératures des deux rives*, L'Harmattan. 2004
- [3] Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit. 1972.
- [4] Gardiner, Judith Kegan (dir. publ.) *Provoking Agents: Gender and Agency in Theory and Practice*. Urbana: University of Illinois Press. 1995



چندگانگی فرهنگی زن تبعیدی: از احساس گناه تا عاملیت در رمان بازگشت فوزیه زواری*

رجا نظیفی** / ریم زهیر***

چکیده — چندگانگی فرهنگی و تبعید از موضوعات مهم در ادبیات زنانه مغرب‌زمین به زبان فرانسه به شمار می‌آیند. در رمان خود، «بازگشت»، نویسنده تونسی فوزیه زواری مسیر قهرمان تبعیدی خود را که در جستجوی هویت است، به تصویر می‌کشد. او از موقعیت احساس گناه و طرد به موقعیت خودکفایی و عاملیت می‌رسد، که این امر به واسطه هیبریدیته فرهنگی‌اش امکان‌پذیر می‌شود. بر اساس فرضیه‌ای که تبعید را راهی برای عاملیت زنانه و آزادی می‌داند، و با رویکردی موضوعی به بررسی تبعید، هیبریدیته فرهنگی، عاملیت و از دست دادن سرزمین می‌پردازد، ما به سوالات زیر پاسخ خواهیم داد و بر تحلیل متن ادبی تکیه خواهیم کرد: چگونه تبعید می‌تواند دلیل طرد اجتماعی زن تبعیدی پس از بازگشت به کشورش باشد؟ و چگونه همین تبعید می‌تواند کاتالیزوری برای عاملیت زنان باشد، با ارائه فرصت‌های جدید، گسترش افق‌های آن‌ها و تقویت عزم آن‌ها برای ترویج تغییر در زندگی شخصی‌شان و حتی در محیط اجتماعی‌شان؟

کلمات کلیدی — عاملیت، از دست دادن سرزمین، تبعید، چندگانگی فرهنگی، هویت.

I. INTRODUCTION

Vers la fin du XXème siècle et le début du XXIème siècle, un nombre croissant de romancières francophones au Maghreb portent une grande attention aux thèmes liés à la question des femmes. Plus précisément, celui de la quête identitaire des femmes dans les sociétés maghrébines. Parmi les thématiques souvent abordées par ces écrivaines, l'hybridité culturelle des femmes exilées occupe une place de choix. Les écrivaines explorent souvent les défis liés à l'identité culturelle, la féminité et la quête de soi dans l'exil, souvent partagées entre leur culture d'origine et leur environnement d'accueil. Comme le souligne Amel Fakhfakh :

A la différence de l'émigré qui est en quête d'un « avoir », la femme qui opte pour l'exil est en quête d'un « être ». C'est la recherche d'elle-même qui constitue l'objet de sa quête, l'affirmation de son être, sa réalisation en tant que femme. (Fakhfakh, 89)

L'hybridité peut être vécue, comme un conflit intérieur, comme une source de douleur de l'être exilé(e) tiraillé(e) entre normes culturelles et sociales inconciliables, mais elle peut constituer aussi une renaissance. A ce propos, Fawzia Zouari, affirme dans le contexte de l'exil au féminin que

chaque frontière qu'une femme arabe traverse est un tabou qui tombe, une résistance qui lâche, un cri de douleur mais de ces douleurs maternelles, annonciatrices de naissance. (Zouari, 46).

Notre étude soulève la question centrale suivante : Comment l'exil peut-il devenir une voie d'agentivité pour les femmes ? Pour répondre à cette question, nous adoptons une approche thématique en nous appuyant sur les travaux d'Edward Saïd et Marie-Anne Segers pour aborder l'exil, ceux de Homi K. Bhabha pour explorer l'hybridité culturelle, ceux de Kegan Gardiner pour comprendre l'agentivité, ainsi que la conception de Gilles Deleuze et Félix Guattari pour étudier la déterritorialisation.

Notre analyse se focalise sur le roman autobiographique *La retournée* de Fawzia Zouari, une auteure tunisienne, où elle représente l'expérience complexe des femmes exilées après leur retour au pays d'origine qui s'accompagne de la mise en relief du lien entre exil et émancipation féminine. À travers une étude approfondie du texte littéraire, nous mettrons en évidence comment Zouari explore le thème de l'hybridité culturelle en tant que moyen d'agentivité et de résilience au sein d'une société patriarcale.

II. DE L'EXIL GÉOGRAPHIQUE À L'EXIL PSYCHO-AFFECTIF

L'exil réel ou l'exil géographique fait référence à la situation où une personne est contrainte de quitter son lieu de résidence habituel, généralement son pays d'origine, pour s'établir dans un autre pays ou une autre région géographique. Cela peut être dû à diverses raisons telles que des conflits, des persécutions, des catastrophes naturelles, des problèmes économiques, des opportunités d'emploi

ou des raisons personnelles. Comme le souligne Marie-Jeanne Segers : « [...] *si l'exil n'est plus exclusivement politique ou économique, il est un départ qui signe un refus, une migration de rupture. Refus de la pauvreté, refus de la violence, d'un régime politique, fuite d'une situation familiale.* » (Segers, 4ème de couverture)

Cette définition met en exergue le fait que l'exil est en premier lieu un déplacement concret et effectif, une migration physique. Aussi, l'exil peut être volontaire ou involontaire :

L'exil contraint [...] possède un caractère sacré : il était salué comme un événement politique qui dépasse l'individu singulier bascule, véritablement salué comme un acte. Ensuite vient l'exil volontaire ou action de quitter le pays où l'on est accoutumé à vivre et le quitter de son propre gré. L'exil peut donc être actif (c'est le cas lorsque l'individu décide lui-même de partir) ou passif (c'est le cas lorsque l'individu est « condamné à l'exil »), ce qui signifie que l'exil peut être une sanction, il n'est jamais considéré comme une faveur. (Segers, 30)

De cette définition se dégage un autre aspect de l'exil, celui qui constitue souvent une expérience amère et involontaire provoquant une situation d'exclusion pour le sujet exilé. C'est en ces termes que l'écrivain et critique américano-palestinien Edward Saïd décrit lui-même sa propre expérience de l'exil :

L'exil est l'un des plus tristes destins. Dans le temps prémoderne, le bannissement était un châtement d'autant plus redoutable qu'il ne signifiait pas seulement des années d'errance loin de la famille et des lieux familiers, mais une sorte d'exclusion permanente qui condamnait l'exilé, où qu'il aille, à se sentir étranger, toujours en porte-à-faux, inconsolable sur le passé, amer sur le présent et l'avenir. Il y a toujours eu un rapport entre la menace de l'exil et la terreur d'être un lépreux, sorte de statut social et moral de paria. (Saïd, 63)

Pour Rym, narratrice-héroïne de *La retournée*, la décision de quitter sa famille et son village natal Ebba et de s'exiler en France correspondait à la fuite d'une mère oppressante qui avait l'intention de la priver des études supérieures et la vouer au mariage. Sa fuite est une forme de résistance, le refus d'un devenir tracé par une société patriarcale aliénante et réductrice du rôle, de l'identité et du corps des femmes : elle échappe à sa prédestination en compagnie de son amoureux, Bruno, professeur de français dans son lycée.

Après quinze années d'exil, Rym retourne au pays pour assister aux funérailles de sa mère défunte, Aziza, et vit un autre type d'exil au milieu des siens, l'exil psycho-affectif et virtuel : un voyage qui représente un déplacement spirituel et une migration psycho-affective. De retour à Ebba, et une fois dans la maison familiale, Rym reçoit son premier choc : ni ses sœurs Nora et Keltoum, ni les femmes venues pour assister aux funérailles de sa mère ne lui ont montré de sentiment de commisération. Tout au contraire, elle est confrontée au rejet de ses proches qui en guise d'accueil la culpabilisent et la rendent responsable du décès de sa mère :

[...] J'aperçois mes deux sœurs au bout de l'allée. Je veux m'élancer vers elles lorsque soudain, j'entends chuchoter : Elle a le cran de revenir ! Sa pauvre maman

est morte à cause d'elle. Le sol se dérobe sous mes pieds et je perds connaissance.
(Zouari, 22)

Profondément ébranlée par cette violence, elle défaille et perd connaissance. Quand elle reprend ses esprits, elle se rend compte que la dépouille de sa mère avait déjà été transportée au cimetière, et que la cérémonie d'enterrement avait été entamée sans elle. Et comme elle voulait faire ses adieux à sa mère avant l'inhumation du corps, elle se dirige vers le cimetière dans un état frôlant l'hystérie. Malgré les tentatives de l'en empêcher, Rym atteint le lieu de sépulture de sa mère, ce qui a suscité l'indignation de tous les hommes présents au cimetière, et surtout celle de son oncle Slimane qui ordonne à force cris et insultes : « *Eloignez cette débauchée. Elle a sali sa mère dans ce monde et dans l'au-delà.* » (Zouari, 27). L'événement du cimetière a intensifié le sentiment d'indignation et de mépris envers Rym. Elle est condamnée à l'exclusion et évitée par tout le monde :

Sur le pas de notre porte, je surprends un groupe de femmes en train de chuchoter.
Dès qu'elles m'aperçoivent, elles se hâtent de partir. (Zouari, 56)

Dans son analyse de ce passage, Moncef Khemiri dégage l'existence de trois types d'exil dans le vécu de Rym, qui l'encerclent et se referment sur elle pour entraver sa liberté et étouffer son existence :

Ces trois sortes d'exil s'imbriquent en fait les uns dans les autres, selon un mouvement en spirale : un exil intérieur produit indirectement par les différents traumatismes subis par l'héroïne dans son enfance : un exil social provoqué par le regard inquisiteur des villageois et les persécutions dont elle est victime à son retour, et un exil librement assumé par l'héroïne quand elle se lance dans un combat déclaré contre les préjugés et les injustices des siens. (Khemiri, 109)

En effet, l'exil de Rym s'avère plus cruel dans sa terre natale qu'en France. Zouari représente l'image d'un exil intérieur traumatisant, où l'émigré(e) se confronte à un espace et à une société censée être son premier nid protecteur, mais qui devient le lieu de l'exil par excellence. Rym a vécu ce type d'exil à cause de l'exclusion que lui font subir sa famille et les habitants d'Ebba. Comme le souligne Charles Bonn dans son essai *Migrations des identités et des textes*, l'exclusion peut être conçue comme une sorte d'exil et de déplacement. Il a défini ce concept d'exclusion comme « *le fait de refuser la place à une parole ou à une personne.* » (Bonn, 27)

Par conséquent, quand l'individu concerné ne se sent pas désiré, et se sent exclu par son entourage social et familial, il se trouve déplacé, voire dans un état d'exil virtuel.

III. HYBRIDITE CULTURELLE DE L'EXILE(E)

L'identité et la culture sont interdépendantes et étroitement liées. La culture joue un rôle essentiel dans la formation de l'identité individuelle et collective. Selon Thierry Ménissier :

Chez les humains, l'identité est intériorisée : elle désigne à la fois le fait d'être soi et de se savoir soi. La notion d'identité renvoie donc à celles de subjectivité (dans le premier cas) et de réflexivité (dans le second). On pourrait dire également, en

première approximation, qu'elle consiste en la capacité de s'identifier et par là de se reconnaître, aussi bien qu'en le fait d'être identifié et reconnu par autrui.
(Ménissier, 2007)

Aussi, l'identité est une devise à deux faces : la première, individuelle, en rapport avec le sentiment de singularité, et une deuxième, culturelle qui se rapporte aux liens d'appartenance à un groupe ou à une culture donnée. La culture fournit un ensemble de références, de valeurs, de normes et de croyances qui influencent la construction de l'identité d'un individu. Les pratiques culturelles, les traditions, la langue, la religion, les coutumes et les expériences vécues dans un cadre culturel donné contribuent à façonner l'identité d'une personne.

En effet, l'identité est plurielle, car elle est composée de plusieurs dimensions et facettes qui se chevauchent et interagissent. Comme par exemple les expériences et les parcours de vie uniques : chaque individu a des expériences, des rencontres, qui façonnent son identité. Les influences familiales, éducatives, professionnelles, géographiques et sociales contribuent à la pluralité de l'identité en apportant des perspectives et des histoires individuelles.

Notre héroïne Rym, qui a passé quinze années d'exil, s'est imprégnée de la culture du pays d'adoption. En plus de son identité maghrébine/tunisienne, elle s'est appropriée une identité française. Cette double appartenance a eu un impact sur sa relation avec les autres, et plus précisément, ses compatriotes. Comme le souligne Zoubida Boulagrouh :

L'immigration s'accompagne indubitablement d'un bouleversement de l'identité de l'immigré et par conséquent amène de profonds changements dans les processus de construction du Soi et de la relation à l'Autre. La distance entre Soi et Autrui oscille entre similitude et différence, entre inclusion et exclusion (Boulagrouh, 9).

Lorsqu'une personne se trouve dans un nouvel environnement culturel, elle est confrontée à la nécessité de s'adapter et de s'intégrer à la culture du pays d'accueil. Cependant, elle conserve également des liens avec sa culture d'origine, ses traditions, ses pratiques et ses valeurs. Ce processus de négociation entre différentes cultures donne naissance à l'hybridité culturelle. C'est un concept proposé par le théoricien postcolonial Homi K. Bhabha dans son ouvrage intitulé *Les lieux de la culture*. Selon lui, l'hybridité culturelle se réfère à un processus dynamique dans lequel différentes cultures se rencontrent, se croisent et fusionnent, créant de nouvelles formes culturelles et identitaires. (Bhabha, 365). Par voie de conséquence l'hybridité culturelle est souvent associée aux expériences des individus issus de la diaspora, des migrants, des métis et des personnes qui naviguent entre différentes cultures.

Pourtant cette richesse culturelle devient la cause de la stigmatisation et de l'exclusion de Rym après son retour à son village d'origine. Rym s'est sentie doublement étrangère et d'après la sociologue Cristina Hurtado-Beca : « *Celui qui retourne au pays est donc étranger à double titre : étranger par rapport au pays réel, et étranger par rapport au pays du rêve* » (Hurtado-Beca, 251)

C'est bien le cas de Rym. D'une part, elle est l'immigrante étrangère aux yeux des français :

En période électorale, les immigrés que nous sommes ne sont pas consultés. Ils sont censés être de passage, dotés d'une existence d'emprunt, indifférents à jamais aux

choix profonds de la société française, extraterritoriaux pour toujours. Là-bas, si les élus s'entendent à organiser notre vie, nous n'avons pas le droit d'influer sur la leur.
(Zouari, 83)

D'autre part, elle est l'étrangère francisée, la traîtresse aux yeux des siens, appelée « la retournée », un qualificatif qui désigne « *ceux que l'on accuse de trahison et de reniement* » (Zouari,120), dans le sens où selon les siens, elle a renié sa patrie, sa religion, les traditions de ses ancêtres et sa langue. Donc l'un des composants primordiaux de son identité collective s'est effrité.

IV. LA LANGUE ADOPTÉE : ENTRE AMOUR ET CULPABILITÉ

Dans son roman autobiographique, Zouari aborde le déchirement de l'exilé(e) entre langue maternelle et langue d'adoption. La langue constitue l'un des piliers de l'identification culturelle au sein d'une communauté ou d'un groupe social donné (Ménissier). En effet, la langue joue un rôle primordial dans la construction de l'identité culturelle individuelle et collective. La maîtrise d'une langue particulière est souvent associée à l'appartenance à une communauté culturelle spécifique. En outre, la langue permet également la communication et l'interconnexion au sein d'une culture, renforçant ainsi le sentiment d'identité partagée. Donc, au sein d'un groupe social donné, adopter une langue étrangère est perçu comme une trahison. Comme le souligne Segers :

« Le sujet [exilé] est dans un état intérieur de transition, d'opposition et de mobilisation qui nécessite un réaménagement personnel et contraint à une reconstruction de l'identité (souvent à travers une nouvelle langue) qui peut être vécue comme une trahison. » (Segers, 4^{ème} de couverture)

Pour Rym, la langue française n'est pas seulement un moyen de communication, mais aussi un moyen d'expression libérateur. La narratrice a souffert dans son enfance, perturbée par la naissance d'une troisième fille dans la famille, de la négligence de sa mère. Cependant, la protagoniste n'a ni osé discuter sa situation discriminatoire avec sa mère ni exprimer son malaise. Lorsqu'enfin elle dévoile ses sentiments longtemps refoulés, c'est dans la langue française qu'elle traduit ses tourments et s'adresse à sa défunte mère :

Rien ne vient. Ma mère est décidée à m'ignorer. Toute sa vie, elle aura été sourde à mes appels et elle continue après sa mort. Subitement, une sombre colère monte en moi :

Tu m'en veux encore, n'est-ce pas ? D'être partie loin. De m'être affranchie de ton autorité. Pourquoi ton cœur a-t-il été si dur à l'égard de tes filles ? Pourquoi nous avoir accablées comme s'il était en notre pouvoir de te donner ou non une descendance mâle ? Tu redoutais la honte que pouvaient causer les êtres de ton sexe. Eh bien, c'est fait ! Je te l'ai infligée, la honte de ton sexe. Ainsi reposeras-tu sans paix !

[...] *Je me retourne. Au même moment, je prends conscience que je viens de parler en français.* (Zouari, 90)

Toutefois, l'adoption d'une autre langue s'accompagne d'un sentiment de culpabilité. Certes Rym exprime à plusieurs reprises son amour de la langue française tout en affirmant sa force libératrice, mais confie son malaise de s'être éloignée de sa langue maternelle. D'un point de vue psychanalyste, Rajaa Stitou explique que :

« *L'autochtone pris comme modèle vient soutenir un sentiment d'identité en faillite. Mais parfois, derrière le donné à voir, se profile la culpabilité qui se traduit par un sentiment de trahison : trahir les siens, trahir sa langue, trahir ses traditions* (Stitou, 61)

Ce sentiment d'infidélité est accentué par l'attitude de ses compatriotes qui l'accusent de « traîtresse », dans la mesure où elle aurait, selon eux, renié sa patrie, sa religion, les traditions de ses ancêtres et sa langue. Une femme qui ose franchir le pas et partir si loin, devrait certainement payer le prix de sa liberté. Une liberté au goût amer de faute et d'infamie.

Rym se trouve devant le défi de parler arabe en retournant à son village, parler la langue de sa mère et des siens. C'est le moyen pour renouer la relation avec sa famille, pour s'insérer dans son village natal, et surtout pour demander le pardon de sa mère. En se penchant sur sa tombe, elle n'a pas osé continuer à lui parler en français :

« *Il se pourrait que maman ait la pratique de toutes les langues dans l'au-delà. Mais je ne peux me résoudre à lui chuchoter dans une autre langue que la sienne. Ce serait la blesser de nouveau. [...] Alors, je murmure en arabe [...]* » (Zouari, 89)

Elle s'est trouvée devant la nécessité de parler arabe et de « reprendre l'accent » (Zouari, 89) même de sa mère. L'usage de la langue maternelle a assuré un certain rapprochement spirituel entre la narratrice et sa mère défunte. La protagoniste découvre qu'elle n'a pas oublié sa langue maternelle, malgré la pratique de la langue française en exil, et prend conscience de son bilinguisme. Rym ne manque alors aucune occasion pour exprimer son attachement à la langue maternelle. Avec une grande fierté elle montre à son neveu, Tahar, qu'elle sait très bien lire l'arabe : « *Je lis à haute voix la légende manuscrite, en prononçant les mots avec une élocution et une clarté digne d'un mufti. Sans doute pour impressionner Tahar. Lui prouver que je n'ai pas oublié ma langue.* » (Zouari, 93)

Le sentiment d'appartenance aux siens et la réintégration de son identité tunisienne et arabe s'effectuent à travers sa maîtrise progressive de la langue maternelle.

V. L'EXIL : UNE VOIE D'AGENTIVITE ET D'EMANCIPATION FEMININE

Dans *La retournée*, Zouari met en exergue un autre aspect de l'expérience de l'exil, distinct des sentiments de déracinement identitaire et de culpabilité et rompt également avec la conception négative de l'exil. A travers sa protagoniste, l'auteure incarne bien les propos de Hanieh Ziaei : « *La couleur tragique de l'exil se dissout au profit de l'idée d'une possibilité de reconstruction du soi* » (Ziaei, 40)

Rym, en situation d'hybridité culturelle, devient un individu doué d'un esprit analytique et critique, qui relativise et prend de la distance par rapport à sa posture nouvelle. Après son long exil, elle se trouve devant la réalité de la situation des femmes de son village natal qui subissent encore les mêmes oppressions et les mêmes entraves, privées d'horizons existentiels et intellectuels. Avec son regard double, elle fait de nombreuses comparaisons entre le passé et le présent, entre Ebba d'hier et d'aujourd'hui, entre l'espace public masculin et l'espace privé féminin.

La sociologue Cristina Hurtado-Beca explique clairement cette prise de conscience :

[...] lorsque l'exilé a réussi à s'adapter au pays d'accueil, il a su acquérir de nouvelles sensibilités et s'est identifié à un autre imaginaire social. Souvent, il a intériorisé un sens plus aigu de la notion d'individu et a développé parallèlement son sens altruiste. Dans le même temps, il a acquis une conscience plus nette de ses droits comme des conditions égalitaires de vie (au sens de Tocqueville), mais aussi de la liberté de pouvoir se réaliser soi-même. (Hurtado-Beca, 254)

Durant l'exil, Rym s'est adaptée à une culture de type occidental qui prône davantage l'égalité hommes/femmes par rapport à sa culture d'origine. Après sa souffrance de l'exclusion sociale et l'exil psycho-affectif que lui infligeaient les siens, la narratrice a décidé de prendre sa vie en main, et de surmonter son exclusion, avant tout par sa tentative de réappropriation de son espace d'origine. Aussi, ce processus s'est amorcé par la mise en question des frontières entre l'espace public et l'espace privé et sa volonté de les franchir.

Hanieh Ziaei considère le déclenchement de ce processus comme « *une forme d'agentivité (capacité d'agir). L'exil peut ainsi être lu comme résistance à la structure, au statu quo, ou encore à l'idéologie (politique ou religieuse)* » (Ziaei, 41). Kegan Gardiner précise que l'agentivité se manifeste surtout chez les individus ou les groupes sociaux souffrant d'une oppression, qui ne se résume pas seulement en la prise de conscience de leur situation ou d'une protestation, mais aussi la possibilité de faire des choix et d'agir en toute liberté. C'est un acte de révolte contre les conventions sociales préétablies. (Gardiner, 12).

Cette idée nous renvoie au concept de déterritorialisation emprunté à Gilles Deleuze et Félix Guattari, selon lesquels se déterritorialiser « *c'est quitter une habitude, une sédentarité. Plus clairement, c'est échapper à une aliénation, à des processus de subjectivation précis.* » (Deleuze et Guattari, 162). L'exil de Rym est une forme de déterritorialisation : elle a quitté la maison familiale et s'est exilée loin des siens pour échapper aux lois archaïques et à l'hégémonie masculine. Dans ce sens Mokhtar Belarbi, confirme cette relation entre l'exil géographique, le changement d'un espace familial oppressant et la quête d'une nouvelle identité :

Il semble que la doxa et des traditions jugées par ces personnages comme archaïques et humiliantes, ainsi que l'autorité paternelle et celle du mari, contaminent tout l'espace natalo-familial. Il faut donc absolument quitter cet espace asphyxiant pour un autre, d'une manière générale inconnu, pour que le personnage féminin puisse recouvrer son identité. (Belarbi, 206)

De retour au pays, Rym tire bien profit de son hybridité culturelle, et explore librement l'espace de son village natal, en dépit des coercitions entravant la mobilité des femmes. Dès le début du récit l'héroïne précise bien que le déplacement dans l'espace public à Ebba est permis seulement aux hommes, et que la présence de la narratrice parmi eux, provoque leur indignation :

Le bruit de mon arrivée a couru. Une foule de parents et de badauds m'attendent aux abords de la maison. [...] Des hommes sont plantés ça et là en sombres bouquets. Ils me regardent sans bouger. Puis ils se lèvent, doucement [...] Ils avancent vers moi [...] Je ne vois plus qu'eux. Ils emplissent mon champ de vision. Tout d'un coup, j'ai la réponse. Je sais ce qui m'a fait fuir mon pays : c'est cette masse masculine compacte et déterminée, barrant l'horizon ! (Zouari, 21)

Mais cette hostilité apparente des villageois n'a pas dissuadé l'héroïne de se déplacer à son gré au sein de son village natal, là où les femmes n'osent pas franchir la porte de leurs maisons, là où l'espace public est exclusivement masculin. Elle n'a pas manqué de reprendre les activités et les libertés dont elle jouissait à Paris. Elle décide de s'installer dans un café au cœur d'Ebba avec sa fille Lila, ose, de ce fait, franchir un lieu interdit à toute présence féminine et provoque la consternation des villageois témoins de cette « effraction » :

[...] je m'assois à la terrasse du Café Marcel. Tout d'un coup, les passants ralentissent le pas. Les flâneurs s'arrêtent, frappés de consternation. Les deux voitures de louages sur le départ arrêtent leur moteur et les chauffeurs se vissent sur leur siège. Le visage ahuri d'Antar le pharmacien s'encadre dans la fenêtre. La place se fige. [...] Je comprends ma bêtise. Aucune Tunisienne n'oserait s'exhiber ainsi, au cœur du village, dans un café. Car ce lieu est réservé aux hommes, au nom d'une mystérieuse loi. (Zouari, 59)

Ainsi l'héroïne a « sillonné Ebba » (Zouari,190), ne manque pas de faire des promenades, sent le besoin de s'évader et de profiter des beaux paysages de son village natal, et raconter sa communion avec la nature dans les champs alentour où elle a passé son enfance, un espace dans lequel elle retrouve la plénitude de son être. Rym se risque même à s'allonger dans un espace public, à se coucher sur l'herbe, alors que sa mère lui interdisait de se mettre dans la position allongée en présence des hommes, découvre toute la sensibilité primaire et les émois de son corps, « *comme si toute détente du corps féminin était un appel à la bête, une invite au désir.* » (Zouari,137)

On assiste à la transformation de Rym : elle n'admet plus le fait de se contenter de regarder à travers la serrure, pour voir les passants au dehors comme le font la plupart des femmes de son village et choisit de s'asseoir sur une chaise devant la porte « *à l'instar des hommes* » (Zouari, 201). Par ailleurs, la réappropriation de son identité et de son espace d'origine n'est plus une affaire individuelle, mais plutôt collective. La narratrice-héroïne n'est pas seulement déterminée à réaliser sa propre émancipation, mais aussi celles de sa tante Zina et sa sœur Noura, et même de toutes les femmes de son village.

En plus de la conquête de l'espace public, Rym décide de se mêler des affaires des hommes, face à l'injustice que subissaient sa tante paternelle Zina et sa sœur Noura qui étaient sur le point d'être dépouillées de leur part d'héritage par l'époux de Keltoum, sa sœur. Le beau-frère Toufik prétendait

que leur mère lui avait cédé la maison et les terres qu'elles avaient héritées de leur père après son décès. En sollicitant l'arbitrage de son oncle paternel Slimane, Rym reçoit le rejet et le mépris de ce dernier sous prétexte que « *Ces choses-là ne sont pas du ressort d'une femme* », et « *que sa conduite passée la disqualifie pour parler au nom de la justice et de l'équité.* » (Zouari,100) faisant allusion à sa trahison en quittant son village d'origine.

Ce jour-là, la narratrice décide de sortir de son état de soumission, de se mêler au monde des hommes, d'être la rebelle en plus de « l'étrangère », et de montrer à son oncle Slimane « *ce dont une femme est capable.* » (Zouari, 100) Sa révolte commence d'abord par le fait de vivre les mêmes libertés dont elle jouissait à Paris, au sein de son village natal, comme les promenades et les déplacements dans les espaces publics. Elle s'adonne aux joies des déambulations de son corps, en flânant et en se saisissant des espaces prohibés pour la gent féminine. Cette attitude de rébellion est une sorte de réappropriation de l'espace de son village natal.

Rym est déterminée, prête à surmonter tous les obstacles et assumer son exil social, après son acharnement contre ceux qui voulaient priver sa tante et sa sœur de leur héritage, et cela en convertissant son « *double handicap de femme et d'exilée* » (Zouari, 54) en atout. Elle assume l'étiquette de la « retournée » qui ébranle l'ordre social dans son village natal, et met Ebba sens dessus dessous : « *Je guerroie comme si j'étais née pour cela. Je ne fuis plus les regards et les désapprobations. Ma mère n'étant plus là, je me trouve libre de parler publiquement.* » (Zouari, 175).

La narratrice héroïne commence son combat, par la déclaration qu'elle fait auprès du maire du village. Elle convainc à peine sa tante Zina de l'accompagner bien que cette dernière n'ait presque jamais dépassé le pas de la porte de sa maison. Zina se rend à la mairie, mais avec grande difficulté, car elle peine à marcher dans l'espace public, trébuche sous son voile, et a du mal à suivre le rythme des pas déterminés de Rym engagée dans une nouvelle « hérésie » :

Ma tante a trébuché deux ou trois fois, se prenant les pieds dans son voile. Elle ne sort presque jamais et ne sait plus marcher dans la rue. Son pas est mal assuré. Tant d'espace doit la dérouter, me dis-je, tant de lumière, l'aveugle. Oubliant la raison qui l'a fait sortir, elle semble avoir un seul souci : avancer. Persuadée que sa survie consiste à ne pas tomber, à rattraper le tourbillon qui la devance, moi avec ma démarche décidée. (Zouari,101)

Toutefois, Toufik bénéficie du soutien des autorités locales et le maire ne manque pas d'opprimer Rym et la dissuade de poursuivre judiciairement les siens : « *Laissez vos beaux-frères et vos oncles les régler [problèmes d'héritage]. Vous êtes partie trop longtemps pour avoir aujourd'hui votre mot à dire.* » (Zouari, 122). Il ne tolère aucunement qu'une femme ose se rendre à la mairie : « *[...] Je suis fatigué [...] de ces femmes incultes qui se croient tout permis depuis qu'on leur a donné un peu de liberté.* » (Zouari, 123)

Face à l'indifférence et au mépris du maire, Rym décide de se rendre à Secca, après la découverte de nouvelles données selon lesquelles Toufik, son beau-frère, aurait menacé sa mère, quinze années auparavant, de dévoiler aux habitants du village, la vérité entourant la fuite de sa fille vers la France

et sa relation avec son professeur français, si elle refusait de signer un testament par lequel elle lui cédaient tout l'héritage de sa famille. Un tel acharnement émanant d'une femme qui n'hésite pas à réclamer justice auprès d'autorités supérieures à celles qui règnent dans le village, ose les défier par le dépôt de plainte contre un membre de sa famille, vaut à la narratrice un grand esclandre et une vraie indignation :

« Le fait que j'ai bafoué l'autorité familiale et celle du maire pour aller réclamer justice à Secca est sur toutes les lèvres. » (Zouari, 170).

Suite à ce chantage, Rym décide d'aider les femmes de son village dépouillées de leur héritage et leur explique comment elles pourraient recouvrer leurs droits par la force de la loi :

La nouvelle du procès s'étant propagée, des femmes confrontées au même problème d'héritage viennent solliciter mes conseils [...] j'[...] affirme que je n'ai pas fait grand-chose, que la loi pourrait être de notre côté, qu'il faut maintenant attendre le verdict des hommes de la loi. J'ai l'impression d'officier comme un ancien cadi d'Andalousie. (Zouari, 181)

Une initiative qui donne lieu à une convocation de la mairie et aux reproches du premier conseiller du maire qui tente de l'empêcher de venir en aide aux femmes en invoquant le fait qu'*« il est interdit de se réunir à plus de cinq dans un lieu privé »*. (Zouari, 2002, p.302) Cette réaction correspond à la crainte d'une révolte des ebboises et une tentative d'intimider et faire taire Rym :

Vous suggérez à ces femmes qu'elles ont des droits qu'elles ignorent, des terres qui leur ont été injustement confisquées. Autrement dit, vous voulez les dresser contre leurs frères et leurs maris. Demain, elles pourraient nous demander de partager la vallée. Et ce serait la révolution. (Zouari, 182-183)

Mais l'acharnement de cet agent d'autorité locale n'a pas réussi à effrayer l'héroïne confiante en soi, convaincue de la légitimité de ses revendications et de celles des femmes de son village :

Si elles réclament leur dû, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter, [elle répondit] froidement. Vous n'êtes pas dans la situation de Toufik qui s'est enrichi sur leur dos. » (Zouari, 183). Une réponse que le conseiller du maire n'arrive pas à digérer, et qui a provoqué son courroux en maudissant le pays de la France, où la rebelle « retournée » a appris comment défendre ses droits : *« Naal-bou França¹ qui t'a appris ces grands mots !* (Zouari, 183)

En outre, l'héroïne a influencé les comportements de quelques femmes du village qui se calfeutraient, bornées par des habitudes d'antan. Notamment sa tante Zina qui n'osait pas dépasser le pas de la porte, commence à *« s'aventurer de plus en plus »* (Zouari, 210) au-delà des frontières et de l'interdit. Aussi, sous la pression et l'influence de Rym, Zina qui n'osait pas regarder dans les yeux de son frère aîné Slimane, lui fait finalement face, rassemblant tout son courage pour extorquer l'écrit attestant son droit sur la maison de sa belle-sœur Aziza.

Rym la rebelle « retournée », a remis en question le pouvoir des hommes, leur domination, a soutenu les femmes contre certains abus, intervient dans des affaires familiales au sein de son village

d'origine et bouscule certaines situations discriminatoires. En fin de compte, la réappropriation de l'espace public n'est plus une affaire personnelle pour la narratrice, mais plutôt une affaire collective, qui concerne toutes les femmes de son village, vivant dans les mêmes conditions oppressantes depuis son départ. Sous l'influence de l'héroïne, les voix des ebboises se font entendre, sortent de leur mutisme et les corps s'imposent et occupent peu à peu l'espace public que les hommes refusaient de partager avec les femmes.

Rym est déterminée, assume son exclusion sociale, profite des principes de la liberté et de l'épanouissement de son corps, droits acquis dans son pays d'accueil : « *Je me redresse décidée, à mettre à profit mon long séjour chez les Français.* » (Zouari, 17). Elle s'est transformée, d'une « retournée » qui subit le mépris et l'antipathie des siens en silence, à une rebelle révoltée qui prend sa vie en main et tire ainsi profit de sa double appartenance à la culture maghrébine tunisienne et à la culture française. Dans la même optique, Anne-Marie Miraglia souligne à propos de Rym :

Exilée et culturellement métisse, Rym joue de son altérité, de son 'étrangeté' et de sa diversité pour explorer librement les espaces de son enfance et cela nonobstant les contraintes pesant sur le déplacement des femmes à Ebba (Miraglia, 300)

En effet, l'immigration pour Rym, est une devise à double face, à la fois source d'exclusion et de tourments et d'émancipation et de liberté. Pour cette immigration bipolaire, l'écrivain Emile Ollivier qui a « forgé » le mot « Migrance », explique :

J'ai forgé le mot migrance pour indiquer que la migration est une douleur, une souffrance (la perte des racines, d'une certaine 'naturalité') et, en même temps, une posture de distance, un lieu de vigilance. Je vois très bien les pertes que cette situation inflige : le bain utérin, la langue maternelle, le sol, l'éclatement de l'identité, mais dans le même temps, il y a une contrepartie à cette violence et à cette brutalité, celle d'une individualité polyphonique, celle de naître à un univers décloisonné qui est irisation, rhizome, foisonnement, bourgeonnement de vie et de liberté. (Ollivier, 25)

La déterritorialisation, qui se concrétise au cours de l'exil de notre héroïne, a entraîné des changements significatifs dans son identité, ses relations familiales, et son estime de soi. Elle constitue aussi une source d'agentivité féminine, au sein d'un village où règne une idéologie patriarcale oppressante. Rym était confrontée à de nouvelles réalités pendant son exil, à de nouvelles normes et à de nouvelles opportunités. Ce déracinement l'a menée à remettre en question les normes traditionnelles de sa société d'origine, à s'affranchir des contraintes culturelles et sociales et de revendiquer ses droits et son autonomie. Son agentivité ne concerne pas seulement sa vie personnelle, mais aussi son environnement social. Comme le souligne Ellen Messer-Davidow, l'agentivité ne produit pas des transformations seulement au niveau de la vie personnelle et la conscience individuelle de l'agent, mais elle peut atteindre aussi sa société (Messer-Davidow, 28). Rym qui a créé un espace de solidarité et de collaboration féminine avec les femmes de son village, renforce leur agentivité collective. Cette solidarité contribue à l'émancipation individuelle de la narratrice et de ses compatriotes et à la lutte collective en faveur de l'égalité des genres.

VI. CONCLUSION

En définitive, nous pouvons dire que l'exil n'est pas toujours synonyme de nostalgie, trahison, et culpabilité, mais il peut aussi être l'issue vers la liberté, vers l'agentivité, et vers une nouvelle identité. Surtout dans le cas du sujet féminin qui souffre de l'oppression au sein de sa famille ou de sa société en général. L'exil ici favorise une mue à travers laquelle une femme se délivre d'une identité qui l'étouffe et dont elle réussit à se départir

La souffrance de Rym, persécutée par une mère tyrannique, sert de catalyseur et la pousse à l'exil en France. Imprégnée de valeurs libératrices, Rym s'est immunisée contre toute passivité face aux attributions sociales et aux traditions aliénantes. En plus des valeurs acquises lors de son séjour au pays d'exil, sa connaissance de l'idéologie et des traditions de ses compatriotes sont les principaux facteurs qui ont nourri son audace et son agentivité. Sa double appartenance à la culture maghrébine et à la culture de l'Autre, lui a permis d'agir et d'aider les femmes de son village d'origine. La déterritorialisation s'est avérée efficace et l'a dotée de l'agentivité, celle de repenser et reconstruire son identité. Une identité hybride qui a fait d'elle « la retournée », l'étrange francisée dont l'identité est le même élément qui l'a rapprochée des siens et lui a permis de s'engager dans le changement politique et social au sein de son village. L'hybridité culturelle fait de Rym la pionnière d'une société féminine revendiquant ses droits dans un village régi par les normes patriarcales.

La réflexion et les productions littéraires de Fawzia Zouari et bien d'autres écrivaines maghrébines, s'ouvrent sur des perspectives de recherche qui peuvent contribuer à une meilleure compréhension de l'impact de l'hybridité culturelle sur l'agentivité et l'identité des femmes exilées, ainsi que sur la manière dont cette hybridité est perçue et vécue au sein de leur communauté et de leur société d'accueil. Notamment l'étude de l'influence de l'hybridité culturelle sur la participation des femmes exilées aux mouvements sociaux et politiques. Cette perspective peut montrer comment l'hybridité culturelle motive les femmes exilées à s'engager dans ces mouvements, visant à promouvoir la diversité, l'égalité des sexes et le dialogue interculturel dans leur pays d'origine.

NOTES

- [1] Une expression en tunisien, traduite en note de bas de page par l'auteure comme suite :
Que la France aille se faire f...

BIBLIOGRAPHIE

- [1] Belarbi, Mokhtar. « La question de l'identité dans la littérature féminine marocaine d'expression française entre mondialité et localité ». in. *Arts plastiques et littérature francographe au « Maroc » -Localité et mondialité-* dir. Hassan Moustir et Ijjou Cheikh Moussa, FLSH de Rabat. 2017
- [2] Bhabha Homi, « "Race", temps et révision de la modernité », in *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale* (trad. de l'anglais), Paris, Payot, 2007 (1994), pp. 357-385
- [3] Bonn Charles, *Migrations des identités et des textes entre l'Algérie et la France dans les littératures des deux rives*, L'Harmattan. 2004
- [4] Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit. 1972.
- [5] Gardiner, Judith Kegan (dir. publ.) *Provoking Agents: Gender and Agency in Theory and Practice*. Urbana: University of Illinois Press. 1995

- [6] Hurtado-Beca, C. « Le deuxième exil : le retour au pays », in. *Hermès la revue*, éd. CNRS Éditions, 1 n° 10, 1992, pp : 251- 261.
- [7] Khemiri, Moncef. « L'exil à rebours » dans *La Retournée* de Faouzia Zouari. in *La littérature tunisienne de langue française : Voix anciennes et nouvelles voies*. Sud Editions, 2010. pp. 105-122
- [8] Messer-Davidow, Ellen. « Acting Otherwise ». In *Provoking Agents: Gender and Agency in Theory and Practice*, sous la dir. de Judith Kegan Gardiner, Urbana: University of Illinois Press. 1995. pp. 23-51.
- [9] Miraglia, Anne-Marie. « Le regard double de La Retournée : Entre Hier et aujourd'hui, entre Ebba et Paris », in. *Les espaces intimes féminin dans la littérature maghrébine d'expression française*, dir. Robert El Baz et Françoise Saquer-Sabin. L'Harmattan. 2014
- [10] Ollivier, Emile. « Et me voilà otage et protagoniste ». In *Boutures*. vol. 1, n°. 2, 2000. pp.22-26.
- [11] Saïd Edward, *Des intellectuels et du pouvoir (Representations of the intellectual)*, traduction française par Paul Chemla, Paris, Seuil, 1996
- [12] Segers, Marie-Jeanne. *De l'exil à l'errance*, Toulouse, Edition Eres. 2009
- [13] Stitou, Rajaa. « L'exil comme « épreuve de l'étranger ». Pour une nouvelle clinique du déplacement. *Filigrane*, 15(2), 2006. pp.51–67
- [14] Ziaei, Hanieh. « Pour une réconciliation avec l'exil ». *TicArtToc*, (9), 2017. pp. 40–43.
- [15] Zouari, Fawzia. *La retournée*. Ramsay. 2002

SITOGRAPHIE

- [1] Ménissier Thierry. « Culture et identité. Une critique philosophique de la notion d'appartenance culturelle ». 2007, <https://journals.openedition.org/leportique/1387>